

# La Danseuse de la Cour des Myrtes



**A**INSI, me demanda l'autre jour mon ami Bodilis, qui ne m'avait pas vu depuis l'avant-guerre, tu t'intéresses toujours à la danse ?

— « Intéresses » n'est pas beaucoup dire.

— C'est de la frénésie alors ?

— Précisément.

— Tu plaisantes ?

— Pas le moins du monde. Mais assois-toi donc, Bodilis !... Je suis sûr que, pour toi, la danse reste toujours la polka, la scottish ou le bon quadrille des lanciers de notre vingt-cinquième année ? Non, tout de même ! C'est pis alors. Tu y vois l'exhibition érotique et niaise, que l'on nous a tant servie, depuis trois ou quatre lustres, un peu partout, à des saucés diverses, avec plus ou moins de talent, mais qui, gazée — si peu ! — sous les riches oripeaux du music-hall, savamment stylisée parmi les couleurs crues du Ballet Russe, cuirassée en Saint Sébastien, déshabillée en Salomé ou vaguement grécisée par tant de sous-Isadora mondaines, n'avait, en somme, d'autre but que de nous montrer de la peau, sous prétexte d'un « effort d'art ».

— Le « nu artistique ! »

— Oui, oui, mon vieux ; d'accord ! une belle fumisterie. Les sept voiles d'Istar, dont l'intérêt, pour quatre-vingt-dix-neuf spectateurs sur cent, tient uniquement dans l'ablation du petit dernier. Ce genre d'exercices, vois-tu, je le tolère encore au café-concert, parce que, là du moins, on est de bonne foi. On n'y parle point « d'effort d'art ». Tout le monde s'en moque : on va voir des petites femmes qui se trémoussent n'importe comment, mais sont souvent gentilles à croquer. La sottise et le péché ne commencent, dans ces établissements, que si quelque transfuge de l'Opéra, ou de l'Opéra-Comique, « artiste chorégraphique » en représentations, se mêle d'y tortiller prétentieusement ce que les autres nous y montrent avec tant d'ingénuité. Pourvu que la Danse et la Beauté (avec des majuscules), n'y soient pas mises en cause, après tout, le Music-Hall ne compromet guère ni la Beauté ni la Danse... Mais le culte du nu, chez les âmes hautes, la prétentieuse impudeur des gens si purs que n'importe quel costume leur paraît chaste et que, plus on appuie sur les détails physiologiques, plus on affirme la droiture de ses intentions, ah ! mon cher, voilà ce qui nous a terriblement gâté la danse, depuis un quart de siècle. Elle s'est infectée d'une sorte de pharisaïsme à rebours, d'un pharisaïsme sombre, qui fait mine de s'indigner si l'on rêve, devant la beauté corporelle, à ce qu'elle comporte d'appétits normaux et de voluptés immanentes, et qui se complait, froide et morne, à des lubricités cérébrales.

— Alors tu voudrais de la danse hermétiquement vêtue, comme une musulmane en promenade, de la danse dans un sac ?

— Grands dieux, non ! L'être humain est trop admirable pour que nous ne tirions pas de sa contemplation la plus profonde, la plus aiguë des jouissances artistiques, quand ses attitudes, ses mouvements, ses évolutions savent en faire valoir la parfaite beauté. Mais je ne veux pas que la question de costume — ou d'absence de costume — prime tout, comme elle fait depuis quelques années, dans

un art où elle devrait demeurer très secondaire. Eros est le fils joyeux et charmant d'Aphrodite, gamin parfois un peu cruel. Pourquoi le métamorphoser en un polisson sournois ?... Que le danseur, que la danseuse utilisent naturellement les charmes de leurs formes, la grâce ou la force de leurs gestes, l'éclat même de leur chair, pour inspirer au spectateur le désir qui engendre la vie, et conserve les mondes ? Parfait ; mais je veux que ce désir soit franc, noble, religieux pour ainsi dire, voilé de réserve, soumis aux graves injonctions de l'ordre et de la mesure. Je veux que, purifié par les flammes de l'émotion musicale et consacré aux splendeurs de la symétrie, le corps du danseur devienne le mystérieux alambic, où se distille suavement le rythme musical.

— Et comment prétends-tu idéaliser ainsi un spectacle, dont tu sembles si nettement percevoir le danger moral ?

— Mais précisément par la danse même.

— Par la danse ?

— Oui, mon ami, et par n'importe quelle danse, pourvu qu'une technique sérieuse et approfondie soumette les pas et les poses du danseur, l'expression de ses attitudes et de ses évolutions, le jeu même de sa physionomie à une discipline rigoureuse, qui en règle tous les ressorts et en harmonise toutes les énergies... Les rites de la danse classique me semblent remarquables à cet égard. Si nous trouvons aujourd'hui qu'elle ne traduit en figures humaines qu'une trop faible partie de la musique et ne convient guère à l'illustration plastique de la symphonie, drame sonore des collectivités, elle a cependant des mérites qui ne sont pas minces : celui d'unifier le costume, par exemple, grâce à une tradition fixe qui le fait pour ainsi dire oublier et ne laisse point de place aux rivalités individuelles, et surtout celui d'être chaste. Il faut une imagination bien pervertie pour trouver au spectacle de nos étoiles, je pense à une Zambelli, à une Chasles, à une Pavlova, un sens plus libertin qu'à l'audition d'une flûte, d'un cor ou d'un violon.

Evidemment nous exigerions volontiers, de la danse, autre chose que cette virtuosité dont la sécheresse, produit d'un perpétuel staccato, ne se sauve plus désormais que par la grâce personnelle de ses prêtresses. Mais prenons, par exemple, dans un genre diamétralement opposé, les danses que Sahary-Djeli nous montra jadis, quand elle n'avait pas été soumise assez maladroitement à des scénarios ridicules ou à des musiques incompatibles avec son talent, hérité tout entier des bayadères de l'Inde. Je me souviens l'avoir admirée, à la Cigale, il y a six ou sept ans, précisément dans quelque danse hindoue, où, presque complètement nue, par la magistralé lenteur de ses étirements, par la précision d'une souplesse pour ainsi dire mécanique, par la hiératique majesté d'un équilibre surprenant, elle ne donnait qu'une impression de noblesse, de recueillement et de mystère.

... Mais j'y insiste, mon ami : quelle que soit la technique choisie par le danseur, il faut que le Temps, l'Étendue et le Nombre, comme dit Leconte de l'Isle, dans son fameux sonnet, soient là présents tous trois, tous trois ensemble, pour régulariser son activité, pour magnifier son style et purifier les émanations capiteuses de sa chair exaltée. L'étendue, c'est la géométrie qui la fournit au chorégraphe, avec l'inépuisable série de nécessités qu'il peut méconnaître — et qu'il méconnaît si souvent, hélas ! — mais qu'il ne transgresse jamais impunément. Le temps, c'est la musique qui en brode les divisions innombrables sur le canevas géométrique. Et toutes deux, musique et géométrie, s'unissent par le rythme, dictant à l'être humain la direction, l'amplitude, la vitesse, la durée, l'intensité, le degré de cohésion de ses gestes, réalisant, en un miracle de beauté sans cesse évanouie et sans cesse renaissante, la seule union complète que nous connaissions ici-bas de ces deux adversaires, partout ailleurs irréconciliables : le Temps et l'Espace... Et voilà pourquoi, mon cher, je nourris une passion sans cesse grandissante, sans cesse plus impérieuse, plus vitale

pour cet art incomparable, le seul qui donne à nos rêves la satisfaction d'un épanouissement total, plastique dans l'étendue et musical dans la durée !

— Ah ! mon vieux camarade, s'écria Bodilis, comme dans tout ceci je retrouve l'esprit de ton adolescence ! Te souviens-tu du temps où tu croyais si sincèrement à la vie future ? Je te demandai, un jour, comment tu te représentais la félicité éternelle. Tu me répondis : « Si je suis élu, je deviendrai semblable à un hexagone inscrit dans le cercle parfait de la divinité. » Tu as donc gardé, en art, cette conception mathématique du plaisir, que nourrissait ton mysticisme juvénile ?

— Ma foi, oui, mon cher ! parce que loin d'affaiblir la sensibilité, j'estime que les lois du nombre apportent, dans tout art, à qui les étudie et les observe fidèlement, une incomparable floraison d'émotions et de trouvailles poétiques. La musique et la géométrie d'ailleurs ne s'unissent point dans la danse, sans que l'amour soit de la fête — et j'emploie ce mot dans son sens le plus large de phénomène affectif. A vrai dire, je ne sais pas encore si c'est l'amour qui doit préexister, dans l'âme du danseur, pour opérer le magique amalgame, pour que les harmonies sonores s'incorporent chez lui en figures mesurables, qui touchent à son tour le spectateur, ou si, au contraire l'amour, l'émotion, le vertige sacré sont la conséquence de la combinaison subtile. Mais je suis sûr que si l'un des trois termes manque : le rythme d'équilibre, la forme d'équilibre ou l'émotion d'équilibre, la danse est incomplète et n'inspire point cette extase religieuse à laquelle atteint le désir, quand il émane d'une belle créature soumise à la triple effervescence de la mélodie qui l'entraîne, de la polygone qui la dirige et de la passion qui l'exalte.

— Ah ! bigre ! mais c'est une métaphysique de la danse, que tu m'esquisses là !

— Tiens ! mon cher, permets-moi de m'expliquer plus simplement sous la forme d'un conte, qui me vient à l'esprit. J'aime beaucoup les apologues depuis quelque temps. Ils permettent de préciser clairement et rapidement la pensée et quelquefois sont moins ennuyeux que les dissertations abstraites... Installe-toi près de cette bûche, qui fait semblant de chauffer mon bureau. Je ne t'offre point de cigarettés, je n'en ai pas ; ni de gâteaux, et pour cause ! Mais voici d'assez bons raisins secs. Les aimes-tu ?

Je tendis les noirs mendiants à Bodilis, dans une coupe hispano-mauresque, à reflets dorés.

— Picore à ton aise ces citoyens ridés de Malaga, pendant que je figrole ma narration.

.....  
.....

Au commencement du quinzième siècle, — le sultan de Grenade se nommait alors Yoûsouf III, si je ne me trompe, — une esclave chrétienne d'une éblouissante beauté vivait à l'Alhambra. Cette esclave, que l'on appelait la Romia, comme on devait surnommer, trente ans plus tard, la favorite du roi suivant, jouissait de la faveur du maître et pouvait librement circuler dans tout le palais, aussi bien dans le Seraï, dont la Cour des Myrtes formait le centre, que dans le Harem, qui entourait la Cour des Lions. La Romia était douce, intelligente et triste. Le sultan l'aimait avec passion et la comblait de présents, s'efforçant de charmer les jours de la belle recluse, par tout ce que l'art et l'industrie peuvent créer de plus accompli et de plus précieux. Mais la Romia n'aimait point son maître, ne l'aimait point d'amour et sentait peser lourdement, sur ses épaules, la rivalité de la reine et des autres croyantes. Son seul bonheur, dans le précieux écrin de l'alcazar, était d'en contempler longuement les merveilles décoratives, d'en étudier un à un les moindres détails. Peu à peu son esprit, détaché de toute affection terrestre, en vint à ne plus s'intéresser qu'aux formes innombrables partout épanouies autour d'elle, aux étoiles bleues des mosaïques,

aux motifs bruns, noirs ou verts des faïences, aux souples inscriptions de verre doré courant le long des frises, aux fines marqueteries des portes, aux arabesques sans fin des murs et des pavements. A force de suivre, du bout de ses doigts minces et fardés, les angles et les courbes des ornements, les lignes brisées des polygones et les innombrables détours de leurs déconcertants zigzags, les entrelacs des rosaces, aux méandres infinis, les découpures des fenêtres, les entrecroisements des grilles et les imbrications des tuiles, elle finit par connaître, mieux que n'importe quel spécialiste, les plus délicats mystères de la géométrie plastique. Elle approfondit tous les rapports des périmètres et des diamètres, des figures inscrites et des figures circonscrites et de tous les angles de toutes sortes. Elle sut comment, entre cinq pâquerettes irréelles, à seize palettes hexagonales, posées en quinconce, on installe tant d'autres corolles à huit ou à six branches, en empruntant tel pétale de l'une pour former tel pétale de l'autre. Dans l'opulente et rigoureuse passementerie d'un vitrail de plâtre ajouré, elle devinait par où le rayon d'un fleuron central, devenu inutile, doit filer, pour s'en aller tisser le rigide et monotone réseau d'un fond en nid d'abeilles et, sitôt le cadre touché, par où il doit revenir vers le centre, s'enlacer de nouveau à quelque angle de la figure principale.

... Mais bientôt elle souffrit aussi de ce savoir, dont l'acquisition l'avait distraite et consolée pendant bien des lunes, car, à un moment donné, tout être vient à souffrir de son savoir ! Elle eût voulu maintenant vivre elle-même cette vie précise et pure des formes définies, participer à la certitude de leurs combinaisons, à la sécurité de leurs mouvements et leur infuser, en retour, un peu de ses tendresses étouffées et de ses ardeurs sans objet. Mais comment faire ? Qu'y avait-il de commun entre la brûlante créature enfermée dans sa prison de rêve, entre les vagues et frémissantes aspirations de son cœur et les rigides évidences de ces quotients mathématiques ?... Et sans cesse, sans cesse, pendant des heures, de longues heures interminables, allongée sur des coussins, dans la pénombre des kiosques, ou bien accroupie près de l'eau pure des bassins, elle retournait douloureusement les données de l'insoluble problème...

Mais, un jour, le sultan Yoûsouf attire dans son palais, et l'y retient, certain poète du Maroc, de qui la réputation est grande. Ce jeune homme mince, ardent et grave, récite des vers merveilleux et invente aussi de troublantes musiques. Un groupe d'habiles instrumentistes exécute, sous sa direction, des harmonies célestes. Et tout de suite, lorsqu'elle entend ces accords et ces poèmes, la Romia perçoit une relation subtile, étroite, impérieuse entre leurs rythmes délicats et les rythmes de ses chers polygones, de ses triangles parfaits, de ses longues et souples arabesques. C'est la même loi de Nombre qui régit les proportions d'une strophe, d'une phrase mélodique et celle d'une figure décorative : ces staccatos sont les angles aigus d'un heptagone étoilé, ce legato, le délicat bercement d'un rinceau flexueux, et les syllabes, tour à tour brèves ou longues, rauques ou suaves des vers habilement nuancés, participent au même jeu d'intimes correspondances.

Ces quatrains ne se succèdent-ils pas, tranquilles et robustes comme les grands dodécagones qui encerclent la Salle de Comareh, sous le bandeau de la haute inscription ? Ces rinforzandos de la derbouka, ronflant sous les doigts du tambourinaire, ne correspondent-ils point à la chute en courbes concaves d'une lourde guirlande ? Et ces ritenutos tenus et forts du hautbois, à la résistance des arcs minces, soutenant de leur courbe exhaussée l'entablement du péristyle, dans la Cour des Lions ?

Et voici qu'un soir, sans y penser, mue par une irrésistible intuition, comme le soleil déclinant rosissait la Cour des Myrtes, où le poète disait des vers, aux sons voilés de l'orchestre en retrait, la belle favorite se leva. Elle sentit que son corps allait être le creuset mystérieux et sublime, où se fondraient, tout à l'heure, les formes et les sons. Ses bras s'étirèrent, ses jambes scandèrent les

cadences du poème, et lentement, avec des précisions inconnues jusqu'alors, avec les attitudes d'une harmonie mathématique et je ne sais quelle ivresse grave, profonde et sauvage, la Romia dansa, dansa.

Elle dansa tout ensemble les polygones sans défauts, l'effluve musical et l'irrésistible attrait qui naissait, dans sa douce poitrine, pour le poète passionné !... Deux mélodies se rejoignaient-elles de la flûte au flageolet ? ses deux bras s'allongeaient avec elles, jusqu'à ce que ses deux mains s'étreignissent, sur leurs dernières notes, au sommet d'une ellipse fervente. Et si le chant se mourait languissamment, languissamment, avec lui, sur son flanc pur, son bras nu retombait inerte, en une mourante parabole. Est-ce la sérénité rayonnante d'un hexagone que mime son corps en ce moment, ou le calme développement d'un thème paisible et pastoral ? Est-ce le rude cheminement d'un lacis tourmenté, avec le va et vient de ses brusques détours, ou les mâles accents de quelque couplet guerrier ? L'un et l'autre, l'un par l'autre, l'un pour l'autre. Et quelque chose d'enivrant, de terrible et d'ineffable émane de la fusion des deux éléments disparates et complémentaires, dans le jeune organisme, tout débordant désormais du rythme conjugué des figures et des chants.

... Ce fut, pendant quelques semaines, un étrange enchantement pour elle et pour les spectateurs de ses danses crépusculaires. Mais, comme le vif argent, dont la gerbe féérique se perd en gouttelettes gaspillées, hors de la vasque de porphyre, et s'épuise peu à peu, par l'excès même de son exaltation, une vie, prompte à se dépenser, s'échappait aussi de ce corps trop ardent, que consumait un impossible amour. Se donner au poète, c'était se vouer tous les deux à la mort : la jalousie d'un sultan ignore le pardon. Ses jours, à elle, importaient peu ; mais il fallait l'épargner, lui, le bien-aimé si proche et si lointain, l'âme unique de ces danses divines.

Quand elle devint trop faible pour exprimer toute seule les cadences chéries, elle se plut à discipliner les autres esclaves du Séraï, à les dresser pour de savantes évolutions. Sur le sol de la Cour des Myrtes, autour du long bassin, elle traçait sans cesse des lignes multicolores ; elle apprenait à chacune des danseuses comment, sur le développement des strophes et des mélodies, on doit suivre, chacune dans son sens, l'un de ces parcours ingénieux. Et, le soir venu, de plus en plus languissante et pâmée, elle mimait, au centre de leur vivante géométrie, les sentiments des vers ou de la musique. — Minutes insignes de recueillement religieux ; divertissement royal et pathétique !

Enfin, quand elle sentit ses forces entièrement épuisées, de la main droite, de sa pauvre main pâle et maigrie, elle traça mélodieusement, dans l'espace, une grande étoile à cinq branches, et, souriante, elle s'immobilisa dans la rigidité de la mort.

Alors, désespéré, le poète marocain, ne redoutant plus le fil du cimeterre, mais souhaitant plutôt en connaître la caresse péremptoire, osa célébrer, dans le plus beau de ses chants, la grande artiste disparue. Il compara sa sérénité à celle de l'équerre et son ardeur à celle du jet d'eau qui fuse éperdument vers le ciel, l'assurance de ses gestes à celle du compas et leur expression aux soupirs du rebâb, qui pleure sous l'archet. « Et que reste-t-il de tant de grâce, de tant de perfection, de tant de flamme ? demandait-il enfin. Rien ! car tout cela s'est évanoui dans la tombe avec elle. Tout cependant, car nulle émotion ne se résorbe dans le néant, sans laisser derrière elle un immortel sillage. L'encens qui s'est consumé dans la mosquée, embaume pour des siècles la concavité du mihrâb. La mélodie, qui s'est tue, selon nos oreilles humaines, voyage éternellement par l'éther bleu. Et dans l'âme de ceux qui virent danser la Romia, quelque chose demeure à jamais de son hymne graphique, de sa mouvante prière, comme une inaltérable poignée de diamants au fond d'un coffret d'or ! »

.....  
Je me tus.

— Comme tu parles bien ! me dit mon ami, non sans une pointe d'ironie.  
Ce n'étaient effectivement que des paroles. Mais peut-être le scepticisme de Bodilis se fût-il détendu, s'il avait vu lui-même danser la Romia.

Le Temps, l'Etendue et le Nombre  
Sont tombés du noir firmament  
Dans la mer immobile et sombre.

O Danseuse de la Cour des Myrtes, n'as-tu point quelque sœur attardée,  
quelque sœur amoureuse, qui les en puisse retirer sous nos yeux éblouis ?...

Paris, le 20 janvier 1918.

JEAN D'UDINE.

---

## LES THÉÂTRES

---

### Opéra-Comique : *Ping-Sin*

Drame lyrique en deux actes, de M. Henri MARÉCHAL.

#### *Au beau Jardin de France*

Evocation dramatique et lyrique en un acte, de MM. GUILLOT DE SAIX  
et Francis CASADESUS.

Les trois actes inédits, que vient de monter le théâtre national de l'Opéra-Comique — qui, vous le savez, n'entend et ne joue aucune œuvre nouvelle pendant la guerre ! — nous permettent, une fois de plus, de constater un assez triste phénomène : l'effarante absence de culture générale de la plupart de nos musiciens et de nos auteurs de théâtre.

L'un d'eux, un vénérable compositeur, a dû écrire son drame lyrique il y a une bonne pièce de vingt ou vingt-cinq ans, davantage peut-être (et pourquoi donc attendre si longtemps pour monter un ouvrage s'il a de la valeur ? ou pourquoi le monter, à l'ancienneté, s'il n'en a pas ? jamais les directeurs de nos grandes scènes ne répondent clairement, et pour cause ! à ce dilemme élémentaire)... l'un d'eux, M. Henri Maréchal, prend pour thème de ses inspirations, si j'ose ainsi parler, un livret de Louis Gallet, dont l'action se passe en Chine. Je ne vous la conterai pas ; elle n'est ni plus, ni moins ennuyeuse qu'une autre. C'est l'histoire, assez tragique et fort succincte, d'un jeune mari, Yao, qui condamné, comme héritier de je ne sais quel conspirateur, à avoir la tête tranchée, la nuit de ses noces, est sauvé par sa femme, Ping-Sin, qui l'endort avec un narcotique, court se livrer aux bourreaux à sa place, et se trouve délivrée par les rebelles, cependant que le jeune époux dort d'un sommeil agité, dans la chambre nuptiale. Le décorateur, M. Deshays, nous a montré, s'ouvrant sur une nuit de lune exquise, cette chambre aux lambris sombres incrustés de nacre, et toute laquée de rouge vif, cadre du plus subtil, du plus élégant, du plus somptueux coloris. Il sait, lui, ce que sont la civilisation et le raffinement chinois. Mais assurément ni feu le bon M. Gallet, ni M. Maréchal ne se doutèrent jamais que leur sujet leur imposait un style d'une sobriété, d'une richesse, d'une préciosité spéciales. Et leur Chine (poétique et musicale, si l'on peut dire ; il y faut vraiment de la bonne volonté !) ne ressemble pas plus à l'Empire du Milieu que les grecques helléniques continues ne ressemblent aux capricieux angles droits, à bâtons rompus, des ornemanites célestes. Ce n'est même pas de la Chine de paravent, mais une contrée inconsistante, inexistante, d'une fadeur et d'un enfantillage désarmants.

Les auteurs du *Beau Jardin de France* ne paraissent guère avoir compris, eux non plus, qu'un poème et une composition sonore ne sauraient s'accommoder d'une affabulation et d'un décor dépourvus de tout caractère commun avec leur texte et leur symphonie.

M. Francis Casadesus, qui est un excellent musicien, a écrit là une partition pleine de bonne foi et de touchante volonté. Mais il est singulier d'abdiquer,